

La prostitution dans la poésie de Guy de Maupassant: genèse d'une notion clé de l'œuvre en prose

NOËLLE BENHAMOU

Université de Picardie Jules Verne
CERCLL/Roman & Romanesque
noelle.benhamou@u-picardie.fr

Resumen

La prostitución, ilícita o autorizada, en las calles o dentro de las casas, es un tema fundamental en la obra de Guy de Maupassant. Se convierte en un verdadero hilo conductor, atravesando todos los géneros que el autor aborda: cuentos, novelas, obras de teatro, relatos de viaje, correspondencia, crónicas periodísticas e incluso poesía. Precisamente en este último género, poco estudiado, pretendemos estudiar los diferentes aspectos de la prostitución. A través de un corpus de poemas de juventud recopilados en *Des vers* (1880) –“Une Conquête”, “Au bord de l'eau”, “Propos des rues”, “Vénus rustique” – pero también en poemas pornográficos – “La Femme à barbe”, “69” – analizaremos el origen de esta noción clave para comprender la poética de Maupassant. Comprobaremos cómo todas las formas de prostitución y la mayoría de prostitutas de su obra en prosa posterior se encuentran en germen en sus poemas.

Palabras claves

Prostitución, Maupassant, Poesía, Poética, Erotismo, Pornografía.

Abstract

Prostitution, whether in the streets or in brothels, whether illegal or official, is a basic theme in Guy de Maupassant's work. As an absolute governing principle, it appears not only in all his prose –short stories, novels, plays, travel narratives, letters, chronicles– but also in his poetry. Unfortunately, critics have largely neglected that aspect of the latter, so we propose here to study the different faces of prostitution in Maupassant's early poetic works. In a collection of poems he wrote when young and published in *Des vers* (1880) –“Une Conquête”, “Au bord de l'eau”, “Propos des rues”, “Vénus rustique” – but also in his pornographic poems –“La Femme à barbe”, “69” – we will analyze the genesis of this theme as a key to understanding Maupassant's poetics. We will see that all kinds of prostitution and most of the prostitutes in his future prose were already there in embryonic form in his early poetry.

Key words

Prostitution, Maupassant, Poetry, Poetics, Eroticism, Pornography.

1. Introduction

Qu'elle soit de luxe, des rues ou de maisons, illicite ou autorisée, la prostitution est un thème fondamental et fondateur de l'œuvre de Maupassant (Benhamou, 1997). Véritable fil rouge, elle traverse tous les genres abordés par l'auteur: contes, nouvelles, romans, pièces de théâtre, récits de voyage, correspondance, chroniques journalistiques, mais aussi poésie. C'est dans ce dernier genre, un peu délaissé par la critique, que nous souhaitons étudier les différents visages de la prostitution. En 1876, Maupassant fait publier par son ami Catulle Mendès dans le journal *La République des lettres* le poème "Au bord de l'eau", signé Guy de Valmont. Celui-ci passe inaperçu mais le 1^{er} novembre 1879, Harry Alis le reproduit sous le titre "Une fille" et signé du nom de Maupassant. Le parquet d'Étampes demande alors la saisie et l'interdiction du journal (Leclerc, 1991: 387). Le 21 février 1880, Flaubert publie dans *Le Gaulois* une lettre ouverte, qui servira de préface au recueil *Des Vers* publié en volume chez Charpentier. Un auteur est né. À travers un corpus comprenant des poèmes de jeunesse recueillis dans *Des vers* (1880) – "Une Conquête", "Au bord de l'eau", "Propos des rues", "Vénus rustique" – mais aussi des pièces pornographiques – "La Femme à barbe", "69" –, nous analyserons l'origine de cette notion clé pour comprendre la poétique de Maupassant. Nous verrons ainsi que les poèmes de jeunesse contiennent en germe la plupart des formes de prostitution et des personnages de prostituées de son œuvre en prose à venir: filles des rues, Vénus rustiques et créatures fantasmées.

2. Filles des rues

Au plus bas de l'échelle de la vénalité se trouvent des créatures misérables. Non inscrites comme les "prostituées en carte" auprès de la préfecture de police, ces filles insoumises sont des hors-la-loi, perpétuellement recherchées par les autorités. Filles des rues, des bars, pierreuses des "fortifs", les clandestines sont omniprésentes dans l'œuvre de Maupassant. Simples comparses à peine ébauchées et le plus souvent anonymes, les insoumises passent et repassent sur "le trottoir lui[sant], gluant" (CNI I: 997) de la capitale, comme l'auteur le dira dans le conte *L'Odyssée d'une fille*. Par tous les temps, elles vendent l'amour à la sauvette pour subsister. Près des portes cochères, elles jettent des œillades provocantes et explicites. Le moindre sourire est une invite au plaisir payant. Dans "Une Conquête", le jeune Maupassant s'inspire de son expérience de flâneur pour composer ses premiers poèmes.

Un jeune homme marchait le long du boulevard.
 Et sans songer à rien, il allait seul et vite,
 N'effleurant même pas de son vague regard
 Ces filles dont le rire en passant vous invite. (P: 46)

Les passants ne s'étonnent même pas de la présence des tapineuses car elles font partie du décor urbain. Exposées au froid, aux intempéries, ces "femmes de terrain" ont une vie difficile, guère enviable. Maupassant ne leur jettera jamais la pierre, même devenu célèbre, lorsqu'il les évoquera dans ses récits et ses chroniques journalistiques.

Fréquenter les filles est un vice que peuvent se permettre les bourgeois par nécessité ou pour le seul plaisir de s'en vanter. Les deux hommes décorés du poème "Propos des rues" dévoilent leur penchant pour les créatures sans aucune honte.

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ:
"Le journal... et... le sexe!...
– Ils ont ce petit rire
Par lequel on avoue un vice comme il faut. (P: 97)

Les hommes sont encore plus sujets que les femmes à se méprendre sur la véritable identité des beautés qu'ils rencontrent. Dès qu'une personne du sexe leur plaît, ils ont tendance à la parer de toutes les qualités et s'aperçoivent trop tard de leur erreur d'interprétation. La belle inconnue que le poète idéalisait se révèle être une vulgaire prostituée, barreuse à ses heures perdues.

Elle était avec eux et buvait une absinthe!
Il demeura muet. – La drôlesse sourit,
L'appela. – Lui restait stupide. – Elle reprit:
"Vraiment, tu me prenais, nigaud, pour une Sainte?" (P: 50)

Cette expérience a appris au poète candide – double du jeune Guy qui s'essayait aux vers à l'époque – à se méfier des femmes et à les traiter toutes à l'avenir de la même façon. La morale du poème, amère puisqu'elle rend compte des désillusions d'un homme sur la gent féminine, deviendra le credo de Maupassant: profiter de toutes les femmes sans exception, ne leur reconnaissant qu'un droit, celui de plaire.

Poète au cœur naïf il cherchait une perle;
Trouvant un bijou faux, il le prit et fit bien.
J'approuve le bon sens de cet adage ancien:
"Quand on n'a pas de grive, il faut manger un merle." (P: 51)

Tandis que "Une Conquête" renouvelle le poncif romantique de la "bonne fille", puisqu'il s'agit ici non d'une grisette mais d'une canotière facile, pleine de qualités humaines – "Car elle était charmante, et gaie, et bonne fille." (P: 50) –, le poème pornographique "La Femme à barbe" tire la poésie vers une réalité plus prosaïque. Ayant fait la rencontre d'un phénomène de foire, le client se rend compte qu'elle fait partie des marchandes d'amour, comme le prouvent les expressions mièvres qu'elle utilise pour s'adresser à lui: "Et puis

jetant ses bras à mon cou. – Viens je t'aime,/Mon gros chéri, dit-elle, allons-nous en chez toi.” (P: 232)

Dans le poème “69”, qui présente l'acte physique avec crudité, le poète emploie une comparaison bien peu romantique pour décrire la bouche de la catin: “En ta bouche à chicots, pareille aux trous d'égout.” (P: 236) La prostituée porte sur elle l'odeur de la putréfaction et de la mort, à la fois repoussante et attirante. Dans “La Femme à barbe”, le jeune homme éprouve une étrange impression lors du baiser de la fille.

Elle m'inocula sa jouissance atroce [...]
Sur ma bouche colla sa gueule de sapeur
D'où je sentis venir une chaude vapeur
De genièvre, mêlée au parfum d'une chique. (P: 233)

La mauvaise haleine des filles, soulignée à plusieurs reprises dans les poèmes, sera une constante des contes sur la prostitution. La tapineuse, rencontrée au théâtre des Variétés par le héros de *L'Armoire*, dégage ainsi une odeur fétide, méphitique. Une fois les lumières du théâtre passées et le maquillage ôté, la fille apparaît comme une loque: “Je n'avais plus contre moi, chair à chair, que la fille vulgaire, pareille à toutes, dont le baiser indifférent et complaisant avait un arrière-goût d'ail” (CN II: 212). La fille est ainsi liée à la maladie et implicitement à la mort. Éros et Thanatos sont indissociables dans les contes de Maupassant. “La femme-fatale-charogne” (Dottin-Orsini, 1993: 51) qu'on rencontre déjà dans les poèmes de Baudelaire trouve un écho chez Maupassant, attiré, fasciné par la chair et la mort. “69” rappelle ainsi les goûts érotiques et scatologiques du héros.

Nous allons, s'il te plaît, faire soixante-neuf!
J'ai besoin de sentir, ainsi qu'on hume un œuf,
Avec l'âcre saveur des anciennes urines,
Glisser en mon gosier les baves de ton con,
Tandis que ton anus énorme et rubicond
D'une vessie furtive égaye mes narines! (P: 236)

Les effluves, liés à la maladie, tout comme l'eau, souvent présente dans les récits de filles, sont associés à la sexualité et à la mort. Maupassant poète met d'ailleurs en garde le flâneur en quête d'une fille dans “Sauve-toi de lui...”, aussi appelé “Sous une gueule de chien”:

Ami prends garde à l'eau qui noie;
Sois prudent, reste sur le bord. [...]
Prends surtout garde à la caresse
Des filles qu'on trouve en chemin. (P: 252)

Le sexe, l'argent, la fange, propres aux prostituées de Paris et de sa banlieue, s'évanouissent quand l'auteur évoque un type particulier: celui de la fille des champs, née des flots.

3. “Vénus rustiques”

Dans ses poèmes, Maupassant façonne la figure de la “Vénus rustique”, sorte de paysanne entre la fille de ferme et la Vénus callipyge qui apparaîtra dans ses récits de voyage. Forcée par l’auteur, l’expression oxymorique “Vénus rustique” – titre d’un long poème en alexandrins – sert à représenter l’amante idéale, naturelle, presque animale, en harmonie avec la nature puisque née des flots comme son illustre modèle Aphrodite. La transposition du mythe de la naissance de Vénus, de celle qu’on nomme Anadyomène, est explicite.

Une petite enfant gisait, abandonnée,
Toute nue, et jetée en proie au flot amer,
Au flot qui monte et noie; à moins qu’elle fût née
De l’éternel baiser du sable et de la mer. (P: 99)

Le physique de la “Vénus rustique” est celui d’une beauté brute, sans artifice, un subtil mélange entre la fille de ferme et la courtisane. Il correspond au type de la beauté normande: la blonde aux yeux clairs.

Elle grandit, toujours belle, et sa beauté
Avait l’odeur d’un fruit en sa maturité.
Ses cheveux étaient blonds, presque roux. Sur sa face
Le dur soleil des champs avait marqué sa trace:
Le dur soleil des champs avait marqué sa trace:
Des petits grains de feu, charmants et clairsemés.
Le doux effort des seins en sa robe enfermés
Gonflait l’étoffe, usant aux sommets son corsage. (P: 101)

Ce portrait sera celui des filles de ferme peu farouches¹ comme Céleste Malivoire qui, dans le conte *L’Aveu* (1884), vend son corps en échange de transports réguliers en carriole: “Céleste, une grande rousse aux cheveux brûlés, aux joues brûlées, tachées de son comme si des gouttes de feu lui étaient tombées sur le visage, un jour qu’elle peinait au soleil [...]” (CN II: 193). Loin des artifices de la ville, la Vénus rustique inspire l’amour et le désir car elle est surtout un corps, réduit à des émotions, à des parfums, à des instincts: “Ce corps d’amour, aux flancs si doux, [...] / Et fait pour être aimé si follement de tous [...]” (P: 112)

Le corps de la Vénus rustique est robuste et solide comme celui de la jeune lavandière du poème “Au bord de l’eau”.

¹ Le type de la Vénus rustique, paysanne en marge de la prostitution ancillaire, se vendant pour obtenir des faveurs, de l’argent ou le gîte et le couvert, se retrouve dans plusieurs contes de Maupassant, notamment *Le Lapin* (1887). Elle s’incarne, dès 1885, dans la petite Roque. Le maire Renardet tombe sous le charme d’une fillette aux formes de statue: “Il demeurerait là, le cœur battant comme si une fée impure eût fait apparaître devant lui cet être troublant et trop jeune, cette petite Vénus paysanne, née dans les bouillons du ruisseau, comme l’autre, la grande, dans les vagues de la mer” (CN II: 638).

Une fille marchant d'un pas ferme et rapide,
Avec ses bras levés en l'air, pour maintenir
Un fort paquet de linge au-dessus de sa tête.
La hanche large avec la taille mince, faite
Ainsi qu'une Vénus de marbre, elle avançait
Très droite [...]. (P: 55)

La spontanéité et le manque total de pudeur de la fille charment l'homme plein de désirs et le poète, attirés par ses formes généreuses et saines:

Elle fixa sur moi son regard effronté,
Dégrafa sa chemise; et sa ronde poitrine
Surgit, double et luisante, en pleine liberté,
Écartée aux sommets et d'une ampleur solide. (P: 56)

Cette femme grasse, aux formes rebondies, Maupassant aura l'occasion de l'admirer dans la statue de la Vénus Callipyge, décrite dans la chronique "Sur une Vénus" parue en 1886.

La Vénus de Syracuse est la parfaite expression de cette beauté puissante, saine et simple. Ce torse admirable, en marbre de Paros, est, dit-on, la Vénus Callipyge décrite par Athénée et Lampride, et qui fut donnée par Héliogabale aux Syracusains. Elle n'a pas de tête! Qu'importe, le symbole en est devenu plus complet. C'est un corps de femme qui exprime toute la poésie réelle de la caresse. (Chr: 826)

Fille aux mœurs débridées, à la sexualité brute, la Vénus rustique rappelle la femme des origines, sorte de *Urfrau* proche de l'animalité. Le poète la définit comme "l'Être absolu, créé selon les lois/Primitives" (P: 107) et elle est réduite à sa sexualité.

La fille des champs est faite pour l'amour physique qu'elle accepte comme une chose naturelle et auquel elle se livre sans fausse honte, n'échangeant pas une parole avec son partenaire.

Elle s'abandonnait sans résistance, née
Pour cette œuvre charnelle, et le jour ou la nuit,
Sans jamais un soupir de bonheur ou d'ennui,
Acceptait leurs baisers comme une destinée. (P: 105)

Son mutisme apparent constitue la particularité et le charme de ce type de femme vénale, un élément de supériorité sur la femme policée et artificielle. C'est cette part d'animalité que Maupassant valorise: "Elle [...] passait son chemin, tranquille, et soulevant,/ Au vent de ses jupons, les passions charnelles." (P: 102) Les mœurs débridées des Vénus rustiques sont manifestes au moment de l'acte amoureux qui a lieu le plus souvent au cœur même de cette nature qui semble les avoir enfantées: "Et sous l'arbre touffu qui leur servait d'alcôve/

Elle reçut sans peur ses caresses de fauve!” (P: 105) L’êtreinte du poète et de la lavandière peu farouche se passe, elle aussi, en pleine nature, au milieu des animaux. La jeune femme, même si elle n’est pas vénale, porte en elle l’empreinte et l’odeur de la nature: “Ses mains fraîches sentaient une odeur de lavande/Et de thym, dont son linge était tout embaumé.” (P: 58) La campagne et le paysage servent d’alcôve à ces amants pas comme les autres, comme si la jeune lavandière était une partie intégrante du lieu: “J’ai caressé sur l’herbe ainsi que dans un lit/ Cette fille superbe, ignorante et lascive.” (P: 59) La fille finit par se fondre, se confondre, communier avec le paysage, désormais seul et unique univers du poète: “Les lignes de son corps fermaient mon horizon.” (P: 59) Car la Vénus rustique est un produit de la terre, surgi des champs et des moissons. Et le poète de constater avec joie: “La vieille terre enfante encore des Vénus.” (P: 99)²

Dans *Notre cœur* (1890), Élisabeth Ledru, la petite bonne de l’hôtel Corot dont Mariolle fera sa maîtresse, est décrite comme le type même de la Vénus rustique: “Il n’éprouvait pour elle aucune autre attraction que ce vague désir qui pousse tout homme vers toute femme avenante, fut-elle une jolie servante ou une paysanne faite en déesse, une sorte de Vénus rustique.” (R: 1164) Transformée en femme entretenue, elle est la dernière représentante de la Vénus rustique de l’œuvre maupassantienne: “Il savourait surpris et séduit, cette offrande absolue et il avait l’impression que c’était là de l’amour bu à sa source même, aux lèvres de la nature.” (R: 1170)

La Vénus rustique s’inscrit profondément et harmonieusement dans le paysage qui l’entoure. Son corps se confond avec la flore.

Elle passa.
La fleur de ses lourds cheveux blonds
Se confondit, au pied de la côte embaumée,
Comme un bouquet plus pâle, avec les fleurs d’ajoncs. (P: 109)

Elle est d’ailleurs comparée à un végétal, à une plante poussant en liberté dans la nature et recelant les mêmes parfums.

Les hommes se dressaient en la voyant de loin,
Frisonnant comme on fait quand un désir vous frôle,
Et semblaient aspirer avec des souffles forts
La troublante senteur qui venait de son corps,
Le grand parfum d’amour de cette fleur humaine! (P: 103)

L’œil noir de la belle lavandière rappelle au poète la femme antique, l’Orientale, joignant en elle les deux types opposés et complémentaires, chers à Maupassant.

² Le prosateur en créera un certain nombre, notamment dans *Mont-Oriol* (1887): “Dans la femme physique, il adorait la Vénus dont le flanc sacré devait conserver toujours la femme pure de la stérilité.” (R: 613)

Je songeais à l'amour de ces filles bibliques,
Si belles qu'en ces temps lointains on a pu voir,
Éperdus et suivant leurs formes impudiques,
Des anges qui passaient dans les ombres du soir. (P: 60)

Belle Normande et femme orientale, qui fusionnent à la fin du poème "Au bord de l'eau", appartiennent toutes deux à l'imaginaire fantasmatique de l'écrivain.

4. Créatures fantasmées

Des poèmes de jeunesse au conte *L'Inconnue* (1885) et jusqu'aux *Tombales* (1891), Maupassant n'a cessé d'évoquer l'obsession de la femme idéale, lointaine et proche à la fois, facile et inaccessible. Dans "Une Conquête", le poète naïf suit une jeune femme dont il tente de percer le secret.

Une femme divine
Passait. [...]
Il la suivit – pourquoi? – Pour rien; ainsi qu'on suit
Un joli pied cambré qui trottine et qui fuit [...]. (P: 46)

Comme l'écrit si justement Christopher Lloyd (1993: 101), "au très baudelairien motif de la passante fugitive et inconnaisable s'ajoute un lyrisme fin de siècle." En raison de son altérité et de son identité même de femme, la fille vénale intrigue très souvent le héros qui la qualifie d'être imprévisible et léger. Se croyant tenu à l'écart du secret qu'elle est censée détenir, il s'imagine qu'elle est dangereuse. Taisant son origine sociale et parfois son identité sexuelle, la prostituée génère d'autres peurs.

Le fantasme de la femme virile apparaît dès les poèmes de l'écrivain normand. L'habitude des plaisirs tarifés semble rechercher une créature aux attributs féminins exagérément développés – sorte de caricature de la femme –, dans lesquels il puisse retrouver la sensation protectrice du giron maternel, et aux manières viriles, équilibrant ainsi le rapport de force entre l'homme et sa compagne payée. Dans "69", Maupassant, poète naturaliste à ses débuts, décrit les relations d'un "Je", qui lui ressemble comme un frère, et d'une marchande de spasmes, avachie, faisandée et obèse à souhait.

Salut, grosse Putain [...].
J'aime tes gros tétons, ton gros cul, ton gros ventre,
Ton nombril au milieu, noir et creux comme un ancre
Où s'emmagasina la poussière des temps [...]. (P: 236)

Les prostituées de basse classe singulièrement virilisées par leur métier selon les hygiénistes de l'époque, attirent les viveurs autant qu'elles les répugnent. Ceux qui aiment être

dominés dans les rapports amoureux choisissent volontiers – ou plutôt se laissent mollement entraîner par – une catin qui transforme l’acte sexuel en une lutte pour le pouvoir vénérien. Ce fantasme de la colosse n’est pas sans répercussion sur l’œuvre en prose. Dans le conte *Les Vingt-cinq Francs de la supérieure* (1888), le père Pavilly, qui se serait contenté d’une fille doublement soumise, réclame la pensionnaire qu’un soldat lui a recommandée, “La Reine”, et se retrouve face à une virago, aussi forte que la reine des abeilles: “[...] une fille parut. Elle était grande, grasse, rouge, énorme.” (CN II: 1035) Décidée à ne pas se laisser faire par l’ivrogne, qui l’a dérangée pendant son repas, “La Reine” lui tient tête et lui assène un coup de poing mémorable parce qu’il a sali son lit avec ses souliers boueux.

“Ah! salaud!”, cria la fille.

S’élançant, elle lui jeta un coup de poing dans le ventre, un tel coup de poing que Pavilly perdit l’équilibre, bascula sur les pieds de la couche, fit une complète cabriole, retomba sur la commode entraînant avec lui la cuvette et le pot à eau, puis s’écroula par terre en poussant des hurlements. (CN II: 1036)

La femme virile, préfiguration de la gynandre fin de siècle, trouve son origine dans un poème pornographique de Maupassant.

“La Femme à barbe” est sans nul doute la pièce de vers qui nous renseigne le mieux sur l’imaginaire fantasmagorique maupassantien. Dans un cirque, ou à l’occasion d’une fête foraine, le poète fait la connaissance d’une fille de mœurs légères qui porte une barbe. Il est aussitôt fasciné par cette femme imposante et masculine³.

[...] Je vis alors debout sur une estrade
Une fille très grande en de pompeux atours [...].
Roide ainsi qu’un soldat qui présente les armes [...].
Elle était pourtant jeune – une barbe imposante
Lui couvrait le menton, noire, épaisse et luisante. (P: 232)

Invitée à dîner, la femme à barbe arrive “habillée en jeune homme” (P: 232) et se conduit comme un soudard. Elle est d’ailleurs comparée tout au long du poème libre à un militaire mal dégrossi. Elle possède les manières rudes et grossières, inscrites jusque dans son corps et ses sens, des mercenaires en repos.

Un frisson singulier me courut sur la peau;
La fille était fort laide et cet homme assez beau. [...]
Elle but comme un homme et se grisa de même [...]. (P: 232)

3 Cette fille rappelle l’héroïne du *Roman de la femme à barbe* (Véron, 1863) qui venait de paraître en 1877 dans une nouvelle édition chez Michel Lévy. Le poème pourrait aussi avoir été inspiré par la réalité: une femme à barbe se trouvait exposée dans le cirque de Barnum (1810-1891) qui se spécialisa dans l’exhibition de phénomènes vrais et truqués. Maupassant aurait pu la voir à la Foire du Trône à Paris.

Le poète, déconcerté, sent bientôt grandir en lui l'irrésistible désir de posséder cet être mi-femme mi-homme, afin de contenter une curiosité malsaine et d'assouvir un fantasme inavoué: connaître les effets de l'inversion sexuelle. Les rôles sont d'ailleurs déjà renversés.

Moi, je m'assis en face un peu timide, et comme
Si j'allais me livrer à quelque accouplement
Monstrueux... Je sentais me venir par moment,
Regardant cette fille aux formes masculines
Un besoin tout nouveau de choses libertines,
Des curiosités de plaisir que l'on tait,
Et des frissons de femme à l'approche du mâle. (P: 232)

Sans ménagement, la fille entraîne son partenaire dans sa chambre et le trousse, prenant toutes les initiatives érotiques et ne pensant qu'à sa propre jouissance. L'homme n'est pour elle qu'un instrument de plaisir dont elle use, à l'instar des reîtres qui violent les jeunes femmes rencontrées sur le chemin. Elle conduit l'étreinte en amazone vagabonde, experte des liaisons passagères, réduisant son amant à un rôle passif. Le poète ressent ainsi des émois comparables à une relation homosexuelle car sa partenaire n'a aucune forme féminine.

[Elle] se déshabilla très vite. Deux boutons
D'une chair noire et sèche indiquaient ses tétons.
Elle était jaune, maigre, efflanquée et très haute.
Sa carcasse montrait les creux de chaque côte.
Pas de seins, pas de ventre – un homme, avec un trou. [...]
Sa grande barbe noire ombrageait sa poitrine; [...]
Et je crus que j'étais baisé par un garçon! [...] (P: 233)

Le narrateur, qui fait ici figure d'homme-fille par sa timidité et sa gaucherie, et sa maîtresse, femme-garçon complète puisque corps et esprit sont ceux d'un mâle, reforment dans cet "accouplement monstrueux"⁴ l'androgynie originel tel qu'Aristophane le décrivit. Mais la femme à barbe, virile jusqu'au bout, ressort triomphante de l'acte vénérien, comme le montre son cri final, qui est aussi le dernier vers du poème: "– Nom de Dieu, que je viens de tirer un bon coup!" (P: 233). La faunesse, la satyresse, a le mot de la fin. Gynandre lubrique, elle correspond déjà à la définition qu'en donnera Péladan quelques années plus tard: "la femme prétendant à la mâleté, à l'usurpation sexuelle." (Péladan, 1891: 43)

Avoir des relations avec une fille vénale peut donc déstabiliser et donner lieu à échange étrange. En amour, un et un font toujours un chez Maupassant. La prostituée répond aux attentes du client en copiant ses manières. Le poème érotique "La Femme à barbe" associe le thème du double à celui de la prostituée. Le narrateur client éprouve une grande frayeur lors-

4 Discours d'Aristophane, chap. XIV-XV du *Banquet* de Platon. À l'origine du monde, il y aurait eu trois sortes d'êtres humains: l'homme-double, la femme-double et l'homme-femme ou androgynie, qui, séparés, recherchent leur alter ego.

qu'il se voit dans le miroir alors qu'il s'apprête à faire l'amour avec cet être androgyne. Sa peur de l'inconnue et cette étreinte quasi homosexuelle le terrifient à tel point qu'il se trouve changé physiquement: "Je me vis dans la glace et me trouvai très pâle." (P: 232) Si la fille est le double du héros, elle est aussi la représentation vivante, la matérialisation des fantasmes les plus cachés du bourgeois et de la bourgeoise.

Maupassant a conservé dans son œuvre en prose ce goût de l'amour insolite, du plaisir étrange de se retrouver avec un être à la sexualité complexe. Dans le roman *Bel-Ami* (1885), il insufflera à Clotilde de Marelle, femme-femme et mère comblée, un petit côté canaille, qui étonne tant Bel-Ami et qui faisait le charme de Gisèle d'Estoc⁵. Georges Duroy est surpris par les désirs de Clo, sa maîtresse, qui se confie timidement puis franchement à son amant.

Veux-tu me conduire à La Reine Blanche? Ce sera une fête complète. [...] Je n'osais point te demander ça, jusqu'ici, mais tu ne te figures pas comme j'aime ces escapades de garçon dans tous ces endroits où les femmes ne vont pas. Pendant le carnaval je m'habillerai en collégien. Je suis drôle comme tout, en collégien. (R: 270).

Bel-Ami finit par apprécier la compagnie de Madame de Marelle, qu'il surnomme "son 'gamin'" (R: 412) et qui lui donne l'impression trouble de côtoyer une belle jeune femme dont les goûts et le travestissement sont ceux d'un camarade de régiment, amour et amitié fraternelle se mêlant. Madame de Marelle sera toujours un ersatz de "femme-garçon", qui se doit d'être physiquement corpulente et moralement masculine.

Le terme de "femme-garçon" prend tout son sens quand il désigne des prostituées grandes et grasses. Baudelaire rêvait de se blottir auprès d'une Géante⁶. Henri Templier, le héros du conte *Nuit de Noël* (1882), avoue son fort penchant pour les filles aux formes généreuses, croyant sans doute qu'elles ont plus de caractère et plus d'atouts que les maigres.

J'ai un faible, vous le savez, j'aime les femmes nourries. Plus elles sont en chair, plus je les préfère. Une colosse me fait perdre la raison.
Soudain, en face du théâtre des Variétés, j'aperçus un profil à mon gré. Une tête, puis, par-devant, deux bosses, celle de la poitrine, fort belle, celle du dessous surprenante: Sacristi, la belle fille! (CNI: 296)

Le pauvre client apprend trop tard que "sa colosse" n'est pas naturellement corpulente mais qu'elle est "grosse", et même prête à accoucher.

La poésie de Maupassant, réaliste et lyrique, dévoile les nombreux visages de la prostitution, en particulier l'amour tarifé de bas étage: filles des rues, occasionnelles des villes

5 Marie Paule Parent-Desbarres, dite Gisèle d'Estoc (1845-1894), romancière, peintre-sculpteur, affiliée à la "Ligue de l'affranchissement des femmes", eut une liaison avec Maupassant, relation épisodique mais aussi longue que leur correspondance échangée entre 1880 et 1887. Elle aimait autant les hommes que les femmes.

6 Charles Baudelaire, "La Géante": "J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante/Comme aux pieds d'une reine un chat voluptueux." (Baudelaire, 1984: 34).

et des campagnes. La prostitution urbaine, évoquée notamment dans les poèmes pornographiques, doit beaucoup au Baudelaire des “Tableaux parisiens” et met en scène des figures fantasmées et fantasmatiques – l'étrange créature aux allures masculines qui prend le dessus en amour, la passante dangereuse et attirante, porteuse de maladie et de mort –, qui constitueront des motifs récurrents de l'œuvre en prose. Se fait jour aussi le type de la Vénus rustique, sorte d'Anadyomène champêtre, offerte à tous, qui traversera les contes et les romans jusqu'en 1890. Deux catégories de marchandes d'amour semblent manquer à l'appel: les pensionnaires de maisons closes et les courtisanes. Les premières apparaissent dès 1875 dans la pochade *À la feuille de rose maison turque*, ancêtre de *La Maison Tellier*. Les secondes s'imposeront, le succès venu, dans la prose des récits (contes, nouvelles, romans), et au théâtre avec *Musotte* (1891) et *La Paix du ménage* (1893), mais surtout comme personnages de second plan. Maupassant prosateur est donc né de ses poèmes, tout autant que de sa première nouvelle reconnue *Boule de suif* (1880). Si le récit prend le relais de la poésie, la prostitution demeure, quel que soit le genre abordé, tout au long de la carrière de l'écrivain.

Références bibliographiques

- BAUDELAIRE, Charles. 1984. *Les Fleurs du mal* [1857]. Paris, Le Livre de Poche.
- BENHAMOU, Noëlle. 1997. *Filles, prostituées et courtisanes dans l'œuvre de Guy de Maupassant. Représentation de l'amour vénal*. Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion (Thèse à la carte).
- DOTTIN-ORSINI, Mireille. 1993. *Cette femme qu'ils disent fatale. Textes et images de la misogynie fin-de-siècle*. Paris, Grasset.
- LECLERC, Yvan. 1991. *Crimes écrits. La Littérature en procès au XIX^e siècle*. Paris, Plon.
- LLOYD, Christopher. 1993. “Maupassant et la femme castratrice: lectures de ‘L'Inconnue’”. in Forestier, Louis (dir.). *Maupassant et l'écriture*, actes du colloque de Fécamp 21-22-23 mai 1993. Paris, Nathan, Écritures, 99-108.
- MAUPASSANT, Guy (de). 2008. *Chroniques, choix*, éd. Henri MITTERAND. Paris, Le Livre de Poche (La Pochothèque). Édition abrégée *Chr*.
- MAUPASSANT, Guy (de). 1992-1993. *Contes et nouvelles*, éd. Louis FORESTIER. Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 2 vol. Édition abrégée *CN* suivie du numéro de volume.
- MAUPASSANT, Guy (de). 2001. *Œuvres poétiques complètes. Des vers et autres poèmes*, préface Louis Forestier, éd. Emmanuel Vincent. Mont-Saint-Aignan, Publications de l'Université de Rouen; 309. Édition abrégée *P*.
- MAUPASSANT, Guy (de). 1991. *Romans*, éd. Louis Forestier. Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade). Édition abrégée *R*.
- PÉLADAN, Joséphin. 1891. *La Décadence latine, éthopée*, t. IX, *La Gynandre*. Paris, Dentu.
- VÉRON, Pierre. 1863. *Le Roman de la femme à barbe*. Paris, Dentu.

Annexe

Trois poèmes pornographiques

« La Femme à barbe »

Quand le vilain paillasse eut fini sa parade,
J'entrai. Je vis alors debout sur une estrade
Une fille très grande en de pompeux atours
Que des gouttes de suif tâchaient comme des larmes.
Raide ainsi qu'un soldat qui présente les armes,
Elle avait le nez fort et courbé des voutours.
Elle était pourtant jeune – une barbe imposante
Lui couvrait le menton, noire, épaisse et luisante.
L'étonnement me prit puis je voulus savoir!
Je l'invitais d'abord à dîner pour le soir.
Elle y vint, elle était habillée en jeune homme!
Un frisson singulier me courut sur la peau;
La fille était fort laide et cet homme assez beau.

Moi, je m'assis en face un peu timide, et comme
Si j'allais me livrer à quelques accouplements
Monstrueux... Je sentis me venir par moment,
Regardant cette fille aux formes masculines,
Un besoin tout nouveau de choses libertines,
Des curiosités de plaisir que l'on tait,
Et des frissons de femme à l'approche du mâle.
J'avais la gorge aride et mon cœur palpitait;
Je me vis dans la glace et me trouvais très pâle;
Ses malsaines ardeurs me troublaient malgré moi.
Elle but comme un homme et se grisa de même;
Et puis jetant ses bras à mon cou – Viens, je t'aime,
Mon gros chéri, dit-elle, allons-nous en chez toi.
À peine fûmes-nous arrivé dans ma chambre,
Elle ouvrit ma culotte et caressa mon membre,
Puis se déshabilla très vite. Deux boutons
D'une chair noire et sèche indiquaient ses tétons.
Elle était jaune, maigre, efflanquée et très haute.
Sa carcasse montrait les creux de chaque côte.
Pas de seins, pas de ventre – un homme, avec un trou.
Quand j'aperçus cela, je me dressai debout;
Puis elle m'étreignit sur sa poitrine nue,
Elle me terrassa d'une force inconnue,
Me jeta sur le dos d'un mouvement brutal,
M'enfourcha tout à coup comme on fait un cheval,
Dans son vagin sec elle enserra ma pine.

Sa grande barbe noire ombrageait ma poitrine;
Son masque grimaçait d'une étrange façon;
Et je crus que j'étais baisé par un garçon!...

Rapide, l'œil brillant, acharnée et féroce,
Elle allait, elle allait, me secouant très fort.
Elle m'inocula sa jouissance atroce
Qui me crispa les os comme un spasme de mort;
Et puis tordue, avec des bonds d'épileptique,
Sur ma bouche colla sa gueule de sapeur
D'où je sentis venir une chaude vapeur
De genièvre, mêlée au parfum d'une chique.
Pâmée, elle frottait sa barbe sur mon cou,
Puis soudain redressant sa grande échine maigre,
Elle se releva, disant d'une voix aigre,
– Nom de dieu que je viens de tirer un bon coup!

« Ma source »

Je n'ai point assez du baiser
Dont se contente tout le monde,
Et la source où je veux puiser
Est plus cachée et plus profonde.
De votre bouche elle est la sœur!
Au pied d'une blanche colline
J'y parviendrai, dans l'épaisseur
D'un buisson frisé qui s'incline.
Elle est fermée et l'on y boit,
En écartant un peu la mousse
Avec la bouche, avec le doigt!
Nulle soif ne semble plus douce!
Près de l'entrée on trouvera
Ce rocher que frappait Moïse
Et je veux que ma bouche épuise
Ce flot d'amour qui jaillira.
Car ma caresse ardente et forte
A fait monter l'onde à ses bords!
Je suis à genoux; c'est la porte
Du sanctuaire de ton corps!
Tu palpites; je t'y sens vivre,
Et je sens grandir, qui m'enivre,
L'arôme secret de tes flancs
Car j'aime tes parfums troublants
Plus que l'odeur des forêts vertes,
Plus que la rose et le jasmin;
Source vive, aux lèvres ouvertes!
Et je t'emporte dans ma main,
Senteur divine! Et ma moustache,
Ainsi qu'un souffle d'encensoir,
Jette à mon cerveau, jusqu'au soir,
Ce fumet où mon cœur s'attache.

« 69 »

Salut, grosse Putain, dont les larges gargouilles
Ont fait éjaculer trois générations,
Et dont la vieille main tripota plus de couilles
Qu'il n'est d'étoiles d'or aux constellations!
J'aime tes gros tétons, ton gros cul, ton gros ventre,
Ton nombril au milieu, noir et creux comme un antre
Où s'emmagasina la poussière des temps,
Ta peau moite et gonflée, et qu'on dirait une outre,
Que des troupeaux de vits injectèrent de foutre
Dont la viscosité suinte à travers tes flancs!

Ça, monte sur ton lit sans te laver la cuisse;
Je ne redoute pas le flux de ta matrice;
Nous allons, s'il te plaît, faire soixante-neuf!
J'ai besoin de sentir, ainsi qu'on hume un œuf,
Avec l'âcre saveur des anciennes urines,
Glisser en mon gosier les baves de ton con,
Tandis que ton anus énorme et rubicond
D'une vesse furtive égaye mes narines!
Je ne descendrai point aux profondeurs des puits;
Mais je veux, étreignant ton ventre qui chantonne,
Boire ta jouissance à son double pertuis,
Comme boit un ivrogne au vagin d'une tonne!
Les vins qui sont très vieux ont toujours plus de goût!
En ta bouche à chicots, pareille aux trous d'égout,
Prends mon braquemard dur et gros comme une poutre.
Promène ta gencive autour du gland nerveux!
Enfonce-moi deux doigts dans le cul si tu veux!
Surtout ne crache pas quand partira le foutre!

